

Patrick Boman

Huit Nocturnes

Nouvelles



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)*

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
*Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line
Vacances à l'Auberge rose*

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest
Florence, l'amusée des offices • Mathilde*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

HUIT NOCTURNES



Patrick Boman

Huit Nocturnes

Sous la Cape

Table des matières

Lumière du Nord	9
Le Cygne noir	13
Sans titre I	17
Sans titre II.....	25
Le coupe-cigare	31
Le bois de bouleaux.....	41
Vers les îles	47
Sans titre III	53

Lumière du Nord

Novembre 1903

Quand le *Nordenljus*, poussé par un remorqueur, s'amarra enfin à son emplacement, à côté du *Stonehaven*, qui arrivait de Calcutta¹, le capitaine refréna un imperceptible soupir de soulagement. Mauvais brouillard, avec tout ce mouvement sur l'Escaut, les cargos, les péniches, les pilotes, les remorqueurs, les pêcheurs qui descendaient à la voile, et des ennuis aux machines, obscurité épaisse, quand à vingt heures à peine on a l'impression d'être au cœur de la nuit, pluie qui semble sortir du fleuve roulant ses eaux jaunes, pluie épaisse elle aussi, lourde de la fumée du charbon, et vindicative, fouettarde, qui masquait les lumières de la ville. Et pas une heure de foutu beau temps depuis Göteborg – Gothenbourg, comme disent les Français. Le capitaine Hellström avait eu une amante bres-toise – ah! Lili de Recouvrance! – et se piquait de bien parler français. Quand on s'appelle Tempête-d'Enfer, on n'est pas un simple barbare coiffé d'un casque à cornes, que diable.

Quand les machines furent arrêtées et que le matelot Jansz, l'air préoccupé, lui demanda la permission de se rendre briè-

1. Voir *Peabody se rince l'œil*, Sous la Cape, 2012.

vement en ville pour une affaire de famille, il la lui accorda distraitemment, bien qu'il détestât laisser les hommes descendre à terre, où ils ne pouvaient que s'enivrer, se battre, occasionner du scandale dans les maisons de tolérance... Mais Jansz était natif d'Anvers, c'était un bon élément, on n'aurait pas besoin de lui cette nuit, on pouvait faire une exception. Le déchargement – du bois de charpente – ne débiterait que le lendemain matin, puis il faudrait charger – de l'outillage pour El Callao –, sans parler des réparations aux machines. L'agent de l'armateur, ce maudit gratte-papier, viendrait bien assez tôt lui gâter l'existence.

L'esprit ailleurs, tout à sa détestation de la paperasse qui allait s'abattre sur lui sans tarder, Hellström vit Jansz descendre du cargo à pas lents, pensif, enveloppé dans un caban, se souciant peu de la pluie et du vent. Il en fallait plus que ça pour impressionner un sacré bouffeur de harengs.

En franchissant les grilles du port, le marin présenta son passeport, sous un lumignon, à un planton indifférent, flaira l'air de sa ville natale, contourna des darses, prit des rues vides, traversa la grand-place sous une pluie soudain battante. Personne. Un fiacre au loin. Ses pas résonnaient sur le pavé comme une mécanique. Les réverbères n'éclairaient qu'eux-mêmes au milieu de toute cette eau qui dégringolait dans le noir, et les dragons, les licornes, les chats même qui tournaient avec le vent en haut des pignons semblaient lointains et hostiles, créatures maléfiques rugissant avec la nuit de tempête. Jansz accéléra le pas. Il arriva du côté de la gare, dans le quartier des diamantaires, où des cailloux dignes de Golconde reposaient sur des coussinets derrière les barreaux rouillés des boutiques, prit une ruelle deux rues derrière la Pelikanstraat et heurta à la porte d'une maison cossue.

Son cousin, un homme mûr qui vivait seul, lui ouvrit avec

quelque réticence. Il détestait les visites à l'improviste. Ils s'installèrent dans un petit salon aux sièges tendus de velours, dans la cheminée duquel rougeoyait un feu de charbon. Une douce chaleur, de belles toiles aux murs, l'odeur de la cire. Retrouvailles familiales, souvenirs, café, genièvre. Mais un ancien différend financier revint assez vite sur le tapis. Le cousin avait arnaqué naguère, et de belle façon, Jansz dans une affaire d'héritage, semblait-il, à en juger par les éclats de voix qui s'élevèrent bientôt. Le notable considérait que le mataf, toujours absent, n'avait pas vocation à recevoir ce qu'il n'aurait pas su gérer et qu'il n'avait qu'un droit, fermer sa gueule prolétarienne. Jansz resta calme. Plutôt que de dégainer un six-coups dont l'aboïement n'eût pas manqué d'éveiller ce quartier paisible, car à vingt-deux heures tous les bourgeois étaient au lit, dormant profondément ou occupés, dans le meilleur des cas, à honorer leur moitié, il sortit de son caban, car il n'avait rien laissé au hasard, un kriss à large lame, souvenir de Java, aussi affûté qu'un rasoir, et saigna comme un poulet son bon cousin, dont le sang fut absorbé par les tapis moelleux – Jansz n'était pourtant pas un brutal, il détestait les bagarres de matelots et avait la réputation d'un homme pondéré, mais... Il rempocha son kriss emballé dans une feuille de journal, éteignit la lumière et sortit en prenant garde de refermer la porte en silence. Ruelle déserte.

Pour solde de tout compte. Jansz s'apprêtait à regagner en vitesse le *Nordenljus*, sans aller voir les filles ni même sécher un cruchon, et à ne plus quitter le bord jusqu'à l'appareillage, prévu pour dans quatre jours. Quatre mauvais jours d'inquiétude, mais qui allaient passer vite à trimer.

Pourtant, ce que nous appelons le destin, ou la justice immanente, et qui n'est bien sûr qu'un hasard aveugle, car les cieus sont vides et nul dessein supérieur n'est lisible nulle part

pour nous pauvres chiens, en décida autrement. Alors qu'il approchait du port sous une pluie qui redoublait, dans une nuit opaque, une ténèbre absolue, un misérable voyou affamé, au bout du rouleau, qui guettait au coin d'un bassin et qui voyait dans tout matelot de passage une riche proie, l'attaqua par-derrière et le surina aussi proprement que lui-même avait suriné son cousin, avant de le fouiller, cherchant de l'argent – il ôta sa main du kriss ensanglanté comme d'un fer rougi –, d'insulter sa mémoire, de lester son caban de briques ramassées à la hâte et de le précipiter dans l'eau noire. Il était à peine minuit.

Le capitaine Hellström n'eut pas l'occasion de briller avec son français irréprochable devant les policiers de la Sûreté belge, lesquels ne montèrent jamais à bord, car, si le corps du cousin fut découvert le lendemain par l'homme de peine qui venait charger la chaudière, nul n'établit jamais de rapport avec la disparition, dûment signalée pourtant, du matelot anversois Jansz, du cargo suédois *Nordenljus* (*Lumière-du-Nord*? À d'autres! Pas à nous, dont l'obscur est le lot), qui partit pour le Pérou à la date prévue par une autre nuit de pluie et de vent balayant l'Escaut, sa haute cheminée crachant une fumée noire, ses lumières jaunes bientôt noyées sous les rafales.

*(Ce texte est paru dans l'ouvrage collectif
La Nuit en toutes lettres, éd. La Maison bleue, 2007.)*

Le Cygne noir

Décembre 1904

« Notre brasserie est bondée ce soir, et je vous vois, le caban ruisselant, chercher un siège : prenez place à ma table, monsieur, je vous en prie instamment. Oserais-je parier que vous venez de loin ? Officier sur le *Stonehaven*¹, qui est arrivé tantôt de Bombay et repart demain pour Londres ? Je m'en doutais. Goûtez ce genièvre. Réchauffez-vous, étendez les pieds vers ce feu de charbon, car il pleut épouvantablement sur Anvers ce soir, n'est-ce pas ? Et l'année 1905 approche à grands pas. Déjà. Moi aussi, je lève mon verre à votre excellente santé, monsieur. Comment ? Pourquoi me prends-je la tête entre les mains ? Mais je ne me prends aucunement la tête entre les mains, qu'allez-vous inventer ? ... Je suis gai, un véritable loustic. Il est pourtant vrai que j'exerce une profession qui réserve parfois d'étranges surprises... Plaît-il ? Si j'ai une histoire à vous raconter ? Écoutez plutôt.

» La porte fracturée du jardinet de cette maison un peu isolée, presque à la sortie de la ville, du côté de la route de Beveren, la sauvagerie du meurtre – la victime avait eu la tête

1. Voir *Peabody se rince l'œil*, Sous la Cape, 2012.

fracassée à la pelle à charbon –, la monnaie éparpillée, des bouteilles brisées, tous ces éléments avaient fait conclure assez rapidement à un crime de rôdeur. Pourtant l'enquête, confiée à un blanc-bec, s'était bientôt enlisée. La victime était sous-chef de bureau dans une compagnie de navigation, un homme sans histoires, inconnu des services de police. Le procureur royal venait de se résoudre à classer l'affaire. Mais reprenez un peu de ce genièvre, le meilleur de la réserve du Zwarte Zwaan (joli nom que le Cygne noir, n'est-ce pas?), et veuillez accepter un cigare. Il vient du Nicaragua, que croyez-vous, Anvers n'est pas ouverte sur le monde, Anvers *est* le monde, monsieur, comme tous les ports, vous le savez mieux que moi.

» Donc, il ne restait plus qu'à verser à la veuve le montant de l'assurance-décès, qui était coquet. C'est alors que ces messieurs du directoire de La Généreuse de Flandre ont jugé utile de procéder à d'ultimes vérifications et m'ont prié – permettez que je me présente : Léon De Kroon, contrôleur de La Généreuse, très honoré, monsieur – d'aller remettre le nez dans cette affaire.

» De façon détournée, bien sûr, j'ai eu accès au dossier et j'ai réexaminé les déclarations de la veuve, du fils, qui étudie à Bruxelles et était justement venu ce jour-là rendre visite à ses parents, pour me persuader assez vite que quelque chose ne tournait pas rond dans les horaires, les entrées et sorties... Je me suis donc rendu sur place, ès qualités. Je vous épargne les détails, mais, pour l'essentiel, j'ai découvert que la porte du jardinet avait été fracturée de l'intérieur, ce que la déchirure du bois indiquait nettement. Ces messieurs de la Sûreté, je le regrette, avaient travaillé comme des enfants – pour ne pas dire pis. Mes soupçons se sont rapidement portés sur la veuve, trop éplorée pour être honnête à mon avis, que j'ai pas mal tarabustée mine de rien et qui a rapidement avoué le

meurtre. Mais ça ne collait pas non plus – les dames n’aiment guère manier la pelle à charbon. Encore un doigt de genièvre? J’ai continué à la tracasser, lui disant qu’elle ne verrait jamais l’argent de l’assurance, j’ai fait pression sur elle assez moche-ment je dois dire, et elle a lâché prise. Une très jolie femme, la quarantaine, beaucoup de classe.

» Eh bien tenez-vous, la veuve s’était elle-même infligé sur le visage de fort vilaines ecchymoses, puis avait persuadé son fils que son mari la battait, et l’avait supplié de prendre sa défense. Le fils – un niais insignifiant –, crédule, avait suivi à la cave son père descendu chercher du charbon, l’avait interrogé, le père bien sûr avait nié, ils s’étaient violemment querellés et pour finir, dans le feu de la dispute, le fils avait tué son père à coups de pelle. Comment, il y avait bien des haines dans cette famille? La femme envers son mari, pour des raisons que le procès – car l’enquête est rouverte et procès il va y avoir – va peut-être éclaircir, à moins que le montant de l’assurance-décès ne constitue un mobile suffisant; le fils envers le père, par amour excessif pour sa mère, par jalousie. Comment, si la mère avait des... relations contre nature... avec son fils? Non, rien ne permet de le supposer. Pourtant, ce n’est pas un cas unique que ce meurtre du père par le fils, vous savez, loin de là, si vous consultiez les archives des quotidiens vous en seriez surpris, c’est cela qui m’a mis la puce à l’oreille. Nous en revenons toujours à l’Antiquité, à ce mythe sur lequel ce médecin viennois, dont le nom m’échappe, bâtit son abracadabrante théorie... Que me dites-vous maintenant, s’il vous plaît, quels sont ces mots qui peinent à percer le brouhaha? Qu’elle m’aurait proposé ses faveurs pour acheter mon silence? Mais qu’allez-vous chercher là, monsieur? Et que je l’aurais trahie après avoir joui d’elle? Absurde! Et bas, monsieur, d’une bassesse insigne, pardonnez-moi le terme. Comment cela,

je tremble? Je ne tremble nullement, monsieur. C'est le genièvre, sans doute, qui vous trouble l'entendement. Moi qui vous croyais un homme bien éduqué... Mais je vous ennue. Commanderons-nous maintenant, pour ne pas boire à jeun, un plat de charcuterie? Non, vous devez rentrer à bord sous cette pluie qui jamais ne cessera et vous êtes las? Las de tant de boue? Eh bien, pardonnez-moi de vous avoir fait perdre votre temps. Adieu, monsieur.»